

Ce troisième chapitre de *L'Homme sans gravité* porte essentiellement sur le père.

La psychanalyse n'a été possible qu'à la suite du déclin du père en occident, dit Melman.

C'est pourquoi croire que nous psychanalystes souhaitons un retour au « patriarcat »

entre guillemets, parce que le mot n'a pas en général de signification précise – tout ce qu'on sait, c'est qu'il faut « tonner contre », comme dit Flaubert dans le *Dictionnaire des idées reçues*...

croire que nous souhaitons un retour au patriarcat est un malentendu. D'ailleurs on ne voit pas comment cela serait possible.

Pourquoi ce déclin ? Il n'était peut-être pas inéluctable, comme le montre l'exemple des sociétés musulmanes contemporaines.

- Est-ce qu'il a commencé après la grande guerre ? On aurait assez sacrifié au Père de la patrie pour exiger de jouir sans plus de conditions.
- Est-ce que c'est la science qui a donné accès à un réel vide du père, en liquidant la question de la causalité ?
- Est-ce parce que notre économie marchande nous fournit des objets manufacturés indépendants du sexuel que promouvait le père ?

Ce sont les questions qui sont posées au début de ce chapitre.

*

Mais pour organiser mon propos, je vais revenir un instant sur les thèses du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*.

Lacan y fait valoir que l'entrée dans le langage fait perdre accès au réel. Le parlêtre n'aura plus accès qu'à une représentation. Est constituée, mise en place une Chose réelle, fixe et inaccessible, qui oriente le désir ; les énoncés concrets ne pourront que tourner autour. Comme Lacan le précisera dès l'année suivante, cette Chose n'est approchable, abordable que par l'intermédiaire de l'*objet a* du fantasme¹.

Mais dans le registre symbolique, ce réel, impossible à atteindre, ne peut être conçu que comme trou.

- Ce trou peut être imaginarisé comme *inter-dit* – avec l'équivoque, c'est-à-dire comme ce qui anime *la* lalangue : interdit, c'est prohibé, mais aussi dit entre les mots. Parler de désir – « désastre » – suppose l'absence de cet l'objet sous-jacent dans le langage. La question se pose tout de suite – et le livre l'évoque bien au-delà du chapitre III – est-ce que cela nécessite le père et/ou la castration ?
- Ce n'est pas la seule possibilité. Ce réel peut être envisagé directement, comme *impossible*, ce « qui ne peut pas être autrement ». Cela ne veut pas dire hors-symbolique, Nous avons essentiellement accès à lui par le symbolique. Nous ne reviendrons jamais

¹ Tandis que l'amour, ou les religions, ou encore les idéologies du progrès, l'abordent comme une totalité.

à l'objet naturel et au signe. J'écarte ici la question de l'autre jouissance qui serait un abord imaginaire du réel dans le nœud borroméen.

Ce seront mes deux parties pour aborder les points qui m'ont retenu dans ce chapitre très riche

- premièrement l'abord de l'objet comme interdit, c'est-à-dire à travers la lalangue, ses équivoques et ses multiples lectures,
- ensuite j'essaierai de parler du réel comme impossible abordé, déterminé par le symbolique, mais sans la lalangue.

La thèse de Melman ici, me semble-t-il, c'est que, dans la NEP, l'abord d'un réel, non lesté par le père et la castration,

- permet la jouissance, éventuellement sans limite (sans borne, ce qui ne veut pas dire excessive),
- mais que cet abord du réel ne soutient pas une subjectivité arrimée à l'inconscient, qui, elle, suppose la lalangue et, jusqu'à aujourd'hui en tout cas, une interprétation sexuelle.

**A/ Si l'objet du désir est inter-dit,
c'est-à-dire qu'il est *entre-dit*, dans les paroles effectives,
qu'il soutient leur mouvement et leur renouvellement
est-ce qu'il est pour autant sexualisé,
c'est dire qu' « il n'y a pas de rapport sexuel »,
est-ce que la castration et le père sont nécessaires
ou peut-on imaginer autre chose ?**

Pour poser la question, nous partons du père.

Le Père est au principe de nos textes sacrés

- Dans presque toutes les religions la perte première est imaginariée comme celle du paradis. Mais dans nos religions du livre, elle est la conséquence d'une faute par rapport au Père – très vite interprétée comme la transgression d'un interdit sexuel.

Car l'interdit sexuel, sous des formes diverses, se rencontre dans toutes les sociétés : c'est la prohibition de l'inceste. Or l'inceste, affirme ici Melman, forclôt le sexe. Le sexe chez le parêtre se soutient de l'interdit ; et son envers, c'est l'injonction à la jouissance sexuelle.

- Entrer dans le langage entraîne donc l'*absence de l'objet*, qui ne pourra être que représenté, c'est là une loi du langage,
- mais la *castration* au sens lacanien, c'est que *le réel de la Chose est interprété sexuellement*. C'est très simple. Le langage pousse à de multiples lectures du réel de la lettre mais le sens définitif des signifiants renvoie monotonement au phallus.

Peut-on envisager une lalangue qui ne renvoie pas au sexuel ? Est-ce que cette castration au sens lacanien nécessite un Père,

- que ce soit l'auteur divin de la Loi
- ou que la fonction génitrice du mâle soit une fonction sociale particulière, la paternité ?

Ce père de la réalité est une figure ambiguë

- À la fois il représente l'interdit et il est dans un lien de filiation au Père avec une majuscule. Il fait valoir la loi, que Lacan a appelée aussi la dette ou le pacte symbolique : ce qui fait communauté autour d'un sacrifice et qui est la reprise subjectivée des lois du langage.
- Mais, dit Melman, le père est aussi celui qui montre ce qui est à désirer, et prouve, puisqu'il couche avec cette femme qui est la mère interdite, qu'il pourra y avoir jouissance sexuelle, à condition que son objet soit déplacé : plus tard et ailleurs. Le père promet et promeut cette jouissance

Freud, pour qui la jouissance est toujours phallique, « veut sauver le père ». Par exemple dans deux mythes, qui dramatisent le vide de l'origine, et qui lui ont paru assez nécessaires pour qu'il les présente comme « scientifiques », c'est-à-dire historiques :

- *Totem et Tabou* : la civilisation repose sur une faute première : la tuerie du mâle dominant sera interprétée comme le meurtre du père de la horde, fondateur d'une lignée. Avec transmission d'une culpabilité de génération en génération. C'est le péché originaire, mais qui est à bien comprendre : tuer le père n'est pas « se libérer du père », mais entrer dans la faute, la dette et le pacte.
- Dans *Moïse et le Monothéisme*, Freud reprend l'idée d'un meurtre à l'origine, et ajoute quelque chose d'essentiel : le père fondateur du monothéisme est un étranger (à son propre peuple).

Pourquoi le dit-il étranger ? Jean-Pierre rappelle que cette extranéité le pose comme figure logique de l'exception. Melman avait aussi dit que Freud évite ainsi, au moment de la montée du nazisme, d'en faire le père de la race. Mais ici il oppose deux conceptions du père.

- le père considéré à la fois comme semblable et ennemi. Cette altérité imaginaire – il est séparé de moi par ce que Melman a théorisé comme le mur mitoyen ou la bande biface – suscite ma vindicte, en tant qu'il voudrait entamer ma jouissance. L'étranger, « c'est celui pour qui on travaille sans qu'il vous reconnaisse ou sans qu'il vous aime ».
- Mais on peut aussi envisager le père comme soutenant l'altérité fondamentale, et la structure du prochain. Le prochain, cela suppose que je ne peux trouver la vérité de mon désir, déchiffrer mon inconscient qu'en venant à cette place Autre, cela suppose que « Je est un autre »

En revanche, le père est mis en place d'idéal, il n'est pas mon prochain, la relation n'est pas mutuelle. Les fils resteront, par rapport au père, en position d'Autres. Je resterai toujours fils, mais c'est pour mon enfant que je *représente* le père.

On pourrait dire « le père » est finalement ici *le nom* du dispositif möbien.

Est-ce qu'on peut faire sans le père ? Comment fonctionnent ces sociétés matriarcales, où le père a un rôle accessoire ?

- Bachofen, l'auteur du *Droit maternel* (1861) soutenait (à partir de l'observation de sociétés australiennes considérées comme très primitives), que le patriarcat avait constitué un progrès de civilisation par rapport au matriarcat qui l'avait précédé. Cela aurait eu lieu avant la Grèce classique. Pour lui, l'*Orestie* d'Eschyle gardait le souvenir de la substitution des divinités du panthéon classique, Apollon et Athéna, aux anciennes divinités maternelles, les Érinyes, les Euménides, avides de vengeance et de sang
- Melman, après Freud, reprend le thème, mais tout autrement : le tournant décisif a été pris moins dans le monde antique classique que dans le monothéisme juif, puis chrétien. C'est que dorénavant le père représente une *instance* dans le réel, une instance *une*.

Dans ce chapitre, il oppose le matriarcat et le patriarcat en tant que modes du fonctionnement familial. Je reprends son développement, qui est très clair :

Le régime maternel est basé sur *l'évidence* : la mère est la cause de l'enfant ; elle incarne la force de la reproduction – le phallus – et l'enfant doit en effet la vie à cette instance ici dans le champ de la réalité. Dans ce monde maternel, le signifiant (qui ici serait plutôt ici un signe) renvoie à elle, ou à un objet désigné sans équivoque. La causalité serait métonymique, comme la consécution logique. Pas besoin d'un tiers. On a beaucoup rêvé, d'un monde positif et simple où tout appétit, sur le modèle du besoin animal, trouverait sa satisfaction naturelle (l'âge d'or, le paradis terrestre, les utopies en général). On peut continuer à espérer ce régime qui procurerait un *bien-être psychique* – difficile à définir remarque d'ailleurs Melman. Et, pourquoi pas dans la bisexualité, afin que rien ne manque.

La famille est ici basée sur l'ordre des générations, de mère en fille. La mère simplement appartient à la génération antérieure. Ses proches ont autorité sur l'enfant, le père n'étant qu'adjuvant nécessaire. L'exemple en est donné dans certaines sociétés postcoloniales.

- Le régime paternel suppose *la foi*, c'est-à-dire un certain type de rapport au réel. Foi dans une attribution de la paternité qui n'est jamais certaine. Foi dans une instance qui occupe le réel, une instance absente mais que le père représente, métaphorise : le phallus. Cette instance est à la base du *désir*.

Si on veut analyser ce « type d'organisation sociale où l'autorité domestique et l'autorité politique sont exercées par les hommes chefs de famille », il faudra d'ailleurs distinguer l'autorité (qui doit être *conférée*, sans quoi elle est vécue comme *tyrannique*), et l'exercice du pouvoir, qui ne sont pas forcément dans les mêmes mains.

- Dans la famille le père vient en quelque sorte rompre le matriarcat :

- La relation originelle se fait entre la mère et l'Esprit. La mère procrée dans l'amour, la bonté, la générosité. Le modèle culturel serait la Madone et l'enfant. C'est une relation *imaginaire et symbolique*
- Par le père surgit le *réel* de la sexualité comme irruption, comme traumatisme.

Ce qui nous intéresse, c'est que la NEP semble prendre pour *utopie directrice* le fonctionnement du matriarcat. Car le traumatisme attribué au père est vécu aujourd'hui comme un excès de violence, comme *hubris*.

- Le papa est facilement accusé d'abuser de l'enfant, tout au moins d'être violent avec lui, bien que l'effacement des modèles culturels le pousse à rivaliser de tendresse avec la mère. Au lieu de l'introduction à la sexualité que constituait l'histoire familiale, l'institutrice dispensera le plus tôt possible « l'éducation sexuelle » protectrice de l'innocence, et elle apprendra à l'enfant la méfiance devant le désir des autres,
- Tandis que lui, l'enfant, est confronté de plus en plus tôt à la pornographie, d'autant plus traumatisante qu'elle est hors-sol, qu'elle ne peut être reprise dans aucun discours.

Melman rappelle que le père est lié à la sexualité

À croire dénoncer le père, dit-il, à vouloir rejeter la loi qu'on lui attribue, la castration, on dénonce en réalité le désir sexuel.

- Chez le parlêtre, la castration, c'est « il n'y a pas de rapport sexuel » : Pour le plaisir de la citation difficile, ici de « *L'étourdit* », « l'ab-sens désigne le sexe : c'est à la gonfle de ce sens-absexe qu'une topologie se déploie où c'est le mot qui tranche ».
- La castration fait valoir Melman, la castration qui génère le désir, est attribuée au père. Alors que c'est à cause de la religion, avance-t-il, que le père représente cette instance phallique dans le réel.
- Mais comme nous le savons, la castration, *cette interprétation sexuelle du réel*, n'est pas satisfaisante, n'est pas garante du bon fonctionnement de la société.

Alors supposons que ce défaut de l'objet, ce défaut que le langage constitue, ne soit pas interprété comme sexuel

Supposons qu'un type d'écriture fasse que le rapport sexuel « cesse de ne pas s'écrire ». On pourra le dire autrement : supposons que le réel de la Chose inaccessible ne soit plus interprété par le sexe. Il y aura peut-être alors d'autres types de société, basés sur une symbolisation différente.

Un dispositif plus simple que celui qui passe par le père, c'est un des enjeux de ce chapitre. Peut-être, après tout, la notion du « prochain » elle-même ne nécessite-t-elle pas le père, ni la dette symbolique. Lacan nous dit quelque part que le réel suffirait :

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même », est-ce que ça veut dire que vous serez trois, oui ou non ? Le nœud borroméen ne peut être fait que de trois. L'Imaginaire, le Symbolique, ça ne suffit pas. Il y faut l'élément tiers, et je le désigne du Réel ».

On peut supposer qu'une société, ou tout au moins un pacte pourrait tenir à partir du trou, pourrait tenir simplement à partir d'un réel commun. Sans le dieu, ni même le père : une construction logique, laïque, sans mythe. Comme dans la résolution du transfert, qui arrive à cette conclusion : « il y a dans l'Autre un Un qui est de pure construction logique ».

Mais est-ce que la lalangue – cette lalangue soutenue par la lettre – peut être lue par le désir, un désir sexuel, qui ne serait pas passé par le père, qui ne se serait pas servi du père ? On ne peut que renvoyer à la phrase bien connue de Lacan.

Lorsque Jean-Pierre demande à Melman s'il n'y a pas une troisième voie qui serait de renoncer au symptôme pour nouer le symbolique et l'imaginaire avec le réel, il me semble que la réponse est presque évasive : pour cette voie, il faudrait des forces qui la soutiennent, et elles sont aujourd'hui inexistantes.

J'ai donc essayé de suivre Melman en faisant valoir que l'objet du désir, abordable par la lalangue, nécessitait, pour sa sexualisation, la castration et le père. Avec l'éventualité ou seulement l'hypothèse d'une relation au prochain basée sur le réel commun.

B/ Si le réel n'est pas interprété sexuellement – ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'exercice possible de la sexualité – deux questions se présentent

- celle, reprise dans *L'Homme sans gravité*, d'un traumatisme non sexuel.
- celle de la jouissance d'un réel, déterminé par le symbolique mais non lié à la langue comme déterminé par le langage, mais délié de la langue comme sans langage, dans un code constitué de signes comme un *impossible* déterminé par l'écriture.

1) **Notre nouvelle clinique rencontre les effets d'un traumatisme non sexuel**

Nous avons déjà avec « Au-delà du principe du plaisir » la névrose traumatique, la répétition du réel de l'événement terrible par exemple.

Nous avons beaucoup plus souvent des personnes dans la position de victimes. C'est le nouveau mode de la demande, qui est demande de réparation. Même si la thématique peut être sexuelle, le sexe ne donnera aucun apaisement, laissant les sujets dans un processus ininterprétable et sans espoir d'une fin.

2) **Mais nous avons aussi d'autres conséquences : il y a d'autres manières d'interpréter le trou du réel que la castration et le sexuel**

Ce peut être une amputation au niveau du corps propre.

Il y a ces patients psychotiques qui s'amputent un membre de manière inexplicable, ou hypochondriaques réclamant une incision, un geste chirurgical, il y a aussi ces adolescents qui s'automutilent.

L'anorexique, elle, récuse le symbolique, et fait trou de toute graisse dans son corps.

Il y a la mode des tatouages, parfois extensifs. Là une amputation est sûrement trop dire, mais on peut hasarder que leur rôle est avant tout d'aliéner définitivement une partie du corps,

Il y a aussi toutes les nouvelles allergies (gluten, etc.) qui surgissent du réel pour amputer la jouissance. Ou sur le plan de la morale, les régimes *vegan*, etc. qui peuvent avoir la même fonction.

Ce peut être un vide, une déplétion de la pensée,

qui doit sans cesse être compensée par un apport, sous la forme de séries télévisées par exemple, qui fournissent, moyennant des sommes modiques, des subjectivités en prêt à porter.

ou encore par le *chat* compulsif, pour ne pas se trouver devant un vide, devant le silence d'un l'Autre que n'anime plus le sexuel.

Ou encore un sexuel non symbolisé, dont il est nécessaire de vérifier la présence sur des sites pornographiques plusieurs heures par jour.

Sur cette déplétion de la pensée le terrain est propre au surgissement de nouveaux dogmes, de nouvelles religions simples, comme la religion *woke* avec ses pratiques d'annulation de tout contradicteur.

Thierry reprenait la dernière fois la question de la psychose sociale. Ce chapitre y revient à propos d'une patiente,

Ce que Lacan appelait ainsi dans « D'une question préliminaire », c'est la croyance au père Noël, le discours de la liberté, l'alibi de la réalité où se dégrade le réel.

De quoi s'agit-il chez elle ? Dénî, récusation, forclusion du nom du père ?

- Dans le *dénî*, il faut le Père pour le braver, et s'assurer de l'objet comme interdit.
- Dans la *récusation*, j'aurais le choix : je le refuse « en connaissance de cause » parce que je n'ai pas envie de payer le prix qu'il faut.
- La *forclusion* est le mécanisme de la psychose.

La patiente dont parle ici Melman ne peut accéder à un bon sens, qui ne vaut que comme lesté par une interprétation commune du réel. Jean-Pierre suggère que cette personne ne se réfère à aucun impossible, ou encore qu'elle est émancipée du symbolique. Il lui est répondu que ces « sujets » de la NEP inmanquablement organisent, eux aussi, un impossible, un réel. Parce que cela fait partie de la physiologie du langage, ils interprètent donc ce trou du réel en se ménageant un inconfort, ils en cherchant ce qui fait conflit, ce qui fait difficulté » dit Melman. D'autre part, il me semble qu'on peut s'émanciper de la lalange, mais pas du symbolique – j'en dirai un mot tout à l'heure.

Notre idéal est aujourd'hui l'homme libéral

Qu'est-ce que c'est ? Le TLF donne : « Qui ne rencontre pas ou qui ne s'impose pas de contraintes, de limites ; Qui n'impose pas ou qui n'accepte pas que soit imposées à autrui certaines contraintes »

Cet homme sans contraintes a-t-il un inconscient freudien ? L'inconscient freudien parle, se donne à entendre, dérange, dit : « c'est pas ça », est interprétable par la sexualité. Nous savons (*La troisième*) que le réel n'est pas *tout*, que le réel est toujours *local*. Mais ce qui paraît essentiel ici, c'est que si l'interprétation de ce réel n'est pas orientée par la castration, elle est variable, instable. Ici tout se passe comme si ce réel devenait erratique, dépendant du contexte.

D'où le « zapping subjectif » : la subjectivité est mobile et dépend du collectif auquel on appartient. Ou même simplement de l'environnement, du contexte – je parlais des séries télévisées.

Le sujet n'a plus de recul possible par rapport au discours qui lui est tenu, il est happé, pris dans ses filets, enveloppé. Il a peur d'être lâché, de dériver s'il se détache des idéologies à la mode. Le réel inhabité est remplacé par les informations assourdissantes qui déterminent sa subjectivité.

En revanche, est-ce vraiment un avantage, la NEP rend possible des « vies » multiples : on n'est plus condamné à une seule existence, avec un type de jouissance, des personnages, des histoires qui étaient toujours les mêmes.

Mais il y a une couleur perverse dans tout cela, parce que l'homme libéral trouve dans la perversion le dernier rempart contre la psychose, dit Melman.

On ne voit pas pourquoi l'usage de la *lathouse*, cet objet positif présent dans la réalité et qui comble les orifices pulsionnels, serait en soi pervers.

Il faut s'entendre sur la perversion. Dans *Kant avec Sade*, Lacan donne des critères simples :

- un dispositif de production d'un objet (au sens de l'objet du fantasme)
- pour l'authentifier comme tel il faut la transgression de la loi, donc le père,
- ceci dans un rapport à Autrui à qui le pervers fait supporter la division.

C'est pourquoi on peut appeler perverse cette *lutte* contre ce père à qui il est prêté de vouloir contrer, brider la jouissance. Pour cela, il faut le faire renaître sans relâche, citons au hasard l'homophobe, le transphobe (alors que les pratiques sexuelles sont presque absolument libres), voire le mâle blanc hétérosexuel dans les universités américaines. Ou encore n'importe quel personnage, politique par exemple, porteur traditionnel de l'autorité.

Le problème, je finirai là-dessus, c'est qu'à force de faire tomber le père, on ne sait plus quoi désirer.

Lacan voulait que l'éthique soit liée à l'abord du réel, et le démontrait dans une alternative entre le désir inconscient orienté par la jouissance, et le plaisir.

Alors, pourquoi est-ce que nous nous effaroucherions d'un trop de jouissance ? Pourtant il y a ce nouveau problème d'une jouissance non limitée, non pas supplémentaire mais bien *autonome* (elle se donne sa loi), dans un régime qui n'est plus phallique.

Or, il n'y a pas de de jouissance directe du réel sans le symbolique.

Car le réel,

- soit nous l'abordons, je l'ai dit, par la *lalangue*, avec la castration, le régime phallique, et, traditionnellement, le père. Elle n'est pas seulement génitale, mais c'est une jouissance, qui a un terme.
- Soit nous l'abordons par le symbolique, mais sans la *lalangue*. Cette jouissance existe depuis toujours, mais les sociétés l'encadrent, la limitent soigneusement (dans le temps et dans le lieu, il serait facile de le montrer). Ce qu'il y a de nouveau dans notre nouvelle économie psychique, c'est que cette jouissance, je le répète, qui se passe de la lalangue, mais on pourrait dire aussi, je ne le reprends pas ici, des lois de la parole, est de plus en plus envahissante.
 - Jouissance du réel qui peut se faire en organisant le retour du réel au moyen de règles,

- Je pense tout simplement au jeu – au jeu de l’enfant, par exemple, qui apprend à jouir à partir du symbolique, et qui sous sa forme la plus simple, fait peu valoir la lalangue. Mais pourquoi pas le jeu d’échecs, ou le rugby.
 - Il y a le réel produit par la règle du jeu de la roulette, par exemple, où le joueur s’acharne à faire valoir une présence dans le réel : la chance.
 - Il y a les jeux électroniques, où des systèmes symboliques parfois très élaborés assurent le retour du réel par des algorithmes (ignorés du joueur, qui, lui, reste dans l’interface et les règles explicites).
 - il y a les impossibles liés au rythme par exemple celles que dégage Lacan dans les additifs au « Séminaire sur *La lettre volée* » où il montre que le simple codage symbolique suffit. C’est aussi le cas de la musique, qui détermine par un langage si l’on veut mais sans lalangue, une jouissance autre que phallique. Aujourd’hui envahissante, elle a longtemps été réservée à la fête ou aux cérémonies religieuses.
- Cette jouissance du réel peut aussi avoir lieu par l’alternance de la présence du produit pour le toxicomane, avec un symbolique réduit au +/- . Melman proposait que peut-être la jouissance au sens où nous l’entendons est, contrairement à l’intuition, davantage liée au manque qu’à l’effet du produit, qui lui, serait de l’ordre du soulagement. Il n’y a pas ici de subjectivation au travers d’une demande, cela passe peu par le langage, il n’y a pas de plainte.
 - Le sexe ne nécessite pas forcément la lalangue, à peine le langage. Sur *Tinder* ou *Grinder*, on trouve des partenaires avec qui on peut avoir un contact sexuel quasi immédiat, sans même toujours connaître leur nom. Sans lalangue, comme dit Melman le sexe se ravale
 - à être une activité banale, hygiénique,
 - voire une activité malpropre, laide, déshonorante, voire immorale et dangereuse
 - en tout cas de plus en plus déliée d’une part de la loi, d’autre part de la procréation qui lui donnait un sens fondamental.
 - par ce qu’on pourrait appeler *une métonymie d’objets manufacturés*, qui dépendent du symbolique aussi, bien sûr, pour leur conception, leur fabrication, leur mise sur le marché. L’acheteur reste dans l’attente du suivant. Mais ces produits sont affranchis de la lalangue – sauf dans la publicité peut-être et encore, la publicité elle-même délaisse la poésie efficace du slogan. Ces objets relèvent moins du désir, que du confort et de l’idéologie du « progrès » sans limites, idéologie qui bat de l’aile aujourd’hui, et peut être remplacée, comme il nous pend au nez, par un retour de la loi et de la religion, que le woke ou l’islam préfigurent.
 - etc.
 - il y a l’impossible de la logique, ou celui qui régit une démonstration mathématique (impossible qu’il en soit autrement). L’équivoque de la lalangue y est proscrite et on a pu rêver (Leibniz, Russel) d’un langage mathématique parfait. Par la beauté du

raisonnement ou de la démonstration, la jouissance, même au profane, montre l'oreille. Cet impossible des mathématiques est inhabité. Puisque Melman évoque Cantor, nous nous souvenons des épisodes psychotiques qu'ont pu traverser certains mathématiciens qui ont forgé ces avancées ininterprétables par le sens phallique.

Cet entretien de Melman avec Jean-Pierre finit sur la justice.

Melman dit que la loi

- devant qui tous les justiciables étaient égaux, prochains, par rapport au tiers symbolique qu'elle constituait
- cette loi se veut maintenant égalitaire, c'est-à-dire qu'elle cherche à corriger les différences entre semblables.

Or peut bien sûr en rapprocher l'évolution de notre rapport au père, le déclin du père si l'on veut.

- Il fondait la loi dans l'antiquité, Solon, Lycurgue, Moïse, Saint Paul, ou mêmes « nos pères » de 1789. *La loi fixe un rapport commun au réel*. Qu'elle ne tire plus sa légitimité d'être attribuée au père, mais de sa conformité à une *norme* qui est une enveloppe contractuelle anonyme, qui se veut naturelle et hors de toute critique, même pas vraiment un « contrat social » qui supposait un accord entre les sujets, témoigne d'un changement majeur, et récent.
- Mais il y a une deuxième remarque à faire pour finir. Ce dont on jouit, en tout cas dans le mode de jouissance à travers la lalangue, c'est de ce que la loi interdit et qu'elle désigne ainsi comme désirable. L'histoire montre – et même l'histoire des arts – que la loi est progressivement transgressée, qu'elle va toujours vers son affaiblissement. J'ai déjà repris tout à l'heure que le pervers est tourné vers le père, qu'il fait valoir le père en le combattant. Mais demain, qu'est-ce que notre homme libéral va désirer ? Un retour de la loi et de la religion sous une forme encore inconnue, pour indiquer de nouveau ce dont il y a à jouir, c'est peut-être ce qui nous attend.

Donc j'ai essayé de donner ma lecture de ce chapitre de Melman. Pour lui, la Nouvelle économie psychique se dégage de la castration et du père. Est-ce que cela est positif ?

Dans l'économie psychique traditionnelle, le rapport poétique à la lalangue est lesté par le sexuel et la castration. Il fait le désir au sens où nous l'entendons. En tout cas dans les séances de supervision avec Melman, le rôle de la lalangue était essentiel, et il ne s'agissait pas du tout de sortir de la problématique du père, ni de la castration.

Si le symptôme est un refus de la sexualité, qu'il est lié au père, s'en dégager sera un progrès sauf si c'est aussi s'affranchir de la lalangue. Nous serons alors menés par un réel erratique et contextuel, le réel de l'homme libéral.

Dans la NEP, que le réel soit déterminé par le symbolique mais sans le travail de lalangue, menace la subjectivité. Lacan reprochait à Freud de reculer devant la jouissance et de vouloir le bonheur. Charles Melman ne nous pousse pas à une position moyenne de tempérance, mais il insiste sur le choix entre le semblant de la réalité, qui est abordable par les lois du langage, la lalangue, les lois de la parole, et l'enfer d'un réel cru qui s'en passerait.